

GERMONT

LA PETITE CHIENNE ET LA MORT

conte



La Coopérative

Ce livre électronique hors commerce
peut-être librement téléchargé et diffusé.
Il ne doit pas être vendu.
Toute citation qui en serait faite
devra comporter
le nom de l'éditeur et celui de l'auteur.

© Editions de la Coopérative, 2019..
www.editionsdelacooperative.com
Diffusion-distribution: Les Belles Lettres
ISBN: 979-10-95066-34-7

LA PETITE CHIENNE ET LA MORT

Il était une fois une petite chienne qui vivait dans une paisible banlieue d'une ville de province. Quand celui qui écrit ces lignes la connut, elle devait avoir une dizaine d'années, mais elle était d'une apparence pleine de jeunesse. Il n'était du reste guère familier de cette créature délicieuse, c'était plutôt sa mère qui la connaissait. Elle l'appelait toujours Mimi. Il ne comprit jamais pourquoi, car ses maîtres lui avaient donné un nom tout différent, mais lorsqu'il parlait d'elle avec sa mère ils employaient toujours ce nom de grisette et d'héroïne romantique.

En fait, il faut avouer que Mimi n'avait guère bon caractère. Elle aboyait volontiers même après des gens qu'elle fréquentait depuis longtemps. Sa maîtresse vous mettait alors en garde, comme si l'on risquait de se faire déchiqeter par ce fauve déchaîné. Le risque n'était pourtant pas considérable, car Mimi était une chienne teckel d'une taille modeste, même si elle ne

se sentait manifestement en rien courte sur pattes et regardait le monde avec une autorité sans borne.

Comme il arrive fréquemment, les grâces que vous faisait cette petite chienne plus souvent revêche qu'à son tour prenaient un relief singulier par leur rareté même. On était ravi quand d'aventure on n'était pas accueilli par des jappements peu amènes mais, pour ainsi dire, par un sourire. Elle était capable d'accourir joyeusement vers ceux qu'elle appréciait, ou de lever vers un visiteur privilégié, si elle était dans un bon jour, sa tête ronde et longue, aux poils légèrement rêches, qu'on caressait avec la conscience d'un honneur exceptionnel.

M^{lle} Mimi était une vraie séductrice, c'est-à-dire qu'elle attirait malgré elle les hommages. A sa façon, on peut dire qu'elle provoquait des passions. Elle vivait seule avec son maître et sa maîtresse, qui étaient tous deux déjà âgés, mais elle ne se contentait pas de régner sur leur cœur, leur petite maison et leur grand jardin. Elle avait toutes sortes d'admirateurs dans le voisinage, parmi lesquels on pouvait compter l'auteur de ces lignes et sa mère, mais aussi bien d'autres parents et amis.

Sa maîtresse se plaignait parfois que Mimi lui préférât son mari, mais sa jalousie, d'ailleurs fort douce et bienveillante, trouvait des aliments même hors du cercle intime de leur famille à trois. Elle souffrit pendant longtemps de l'intrusion de voisins insistant pour emmener régulièrement Mimi se promener, sous prétexte que ses maîtres étaient souvent malades et fatigués. Comme c'était une femme aimable, elle n'osait refuser ni montrer son secret dépit. Cependant elle s'avoua soulagée, le jour où ces voisins déménagèrent et cessèrent ainsi

de lui voler des heures précieuses avec sa bien-aimée.

Il faut noter ici que le terme de maîtres est comode, mais n'exprime pas vraiment la réalité. Seuls des esprits naïfs et primitifs peuvent s'imaginer être les maîtres d'un animal leur faisant la grâce de vivre avec eux. Les maîtres de Mimi se considéraient plutôt comme son père et sa mère, par une approximation tout aussi conventionnelle mais assurément plus exacte. Car l'amour qui les unissait était bien comme une adoption, non une appropriation, et ce n'était certes pas par servilité mais par tendresse que Mimi leur avait donné son cœur.

Le portrait de cette merveilleuse petite chienne ne doit surtout pas se réduire à ses mauvaises humeurs, qui n'étaient sans doute qu'un jeu pour elle, car elle donnait en fait l'impression d'un grand bonheur. La maison de Mimi et de ses maîtres – ou de ses parents, comme l'on voudra – était l'un de ces havres secrets, invisibles aux profanes, où l'harmonie d'un séjour terrestre se déploie avec une constance qu'ignorent des destinées plus brillantes en apparence. En les voyant tous trois, on se disait qu'ils avaient cette connaissance sans savoir qui est assurément la plus précieuse de toutes. Ils exprimaient par leur simple présence la certitude tranquille et enchanteresse que le paradis n'a besoin que d'un peu d'herbe et de fleurs pour s'épanouir, et que les véritables fleuves de l'Eden sont ces ruisselets que la pluie fait couler sur une brève allée de gravier ou au bord d'un parterre où quelques tulipes attendent avec patience la venue inéluctable du printemps.

L'hiver, on pouvait admirer M^{lle} Mimi vêtue d'un

splendide manteau rouge. En y regardant de plus près, on aurait pu estimer que l'étoffe en était à vrai dire un peu élimée, mais ç'aurait été trahir la réalité, à savoir que la petite chienne portait la toilette en vraie Française, avec un chic qui faisait oublier que son manteau, comme ses deux maîtres bien-aimés, n'était plus tout jeune. Malgré sa prédilection pour son père, on la voyait de plus en plus rarement se promener avec lui, dont la santé devenait si mauvaise que même faire quelques pas sur l'avenue était pour lui une fatigue excessive.

Il n'avait que quelques années de plus que son épouse, mais la maladie avait si bien amoindri ses forces qu'il paraissait beaucoup plus âgé qu'elle. Elle en était venue à redouter que Mimi pût rester orpheline, ce qui prouvait sa tendresse à la fois pour sa petite chienne, dont le bonheur lui importait plus que tout, et pour son mari, auquel elle n'imaginait guère pouvoir survivre bien que tout indiquât qu'il s'éteindrait avant elle. En confiant à quelques proches ses inquiétudes au sujet de Mimi, elle se donnait peut-être l'illusion de n'être pas mieux portante que son mari, de n'avoir pas à envisager sa vie sans l'avoir à son côté.

Lui-même n'évoquait guère ces soucis, conscient sans doute que la Providence le vouait à précéder dans la mort ses deux compagnes très aimées. Plus qu'au tourment de les laisser seules, il préférerait probablement songer que leur survie matérielle était assurée, qu'il leur léguait une maison tranquille, un peu d'argent, un cercle d'amis et de parents fidèles, et leur compagnie où elles pourraient puiser mutuellement un réconfort incomparable. Ce fut dans cette certitude apaisante qu'il

rendît son âme à Dieu, par une soirée de printemps où les premières tulipes éclosaient déjà, comme pour annoncer l'arrivée de Pâques et la joie de la résurrection.

Comme il l'avait prévu, il laissa derrière lui un grand vide, un profond chagrin, mais sans compromettre le cadre de vie accueillant et protecteur de son bonheur avec son épouse et sa petite chienne. Ces dernières purent ainsi continuer de couler des jours paisibles, même s'ils étaient assombris par l'épreuve inévitable de l'absence. Mimi devint plus chère que jamais à sa maîtresse, laquelle trouvait en elle une présence aimante, inlassable, qui était également comme un lien supplémentaire avec son mari puisque la petite chienne, autant qu'elle-même, avait partagé les souffrances mais aussi l'allégresse sereine de cet homme dont la bonté continuait d'illuminer leur séjour terrestre.

Pendant les mois et les années qui suivirent, on continua de voir sur l'avenue la belle Mimi, vêtue ou non de son manteau rouge suivant les saisons, en compagnie de sa maîtresse dont elle seule réveillait à l'occasion la gaîté. En vieillissant, la petite chienne conserva son caractère parfois grognon mais toujours séduisant. Ses admirateurs déclaraient à l'envi qu'elle ne changeait pas, Dieu merci, et que son énergie était assurément stimulante pour sa maîtresse. Celle-ci en convenait volontiers, mais ajoutait que Mimi avait pourtant un peu changé depuis la disparition de l'être qu'elle chérissait plus que tout – ici, sa maîtresse soupirait légèrement, car elle n'oubliait pas que la petite chienne lui avait accordé sa tendresse mais non sa préférence.

Elle racontait ensuite que Mimi, dans les premiers

jours de leur deuil, semblait ne pouvoir se résigner à l'absence de celui qu'elles avaient perdu. Elle montait souvent sur le lit où le malade avait rendu son dernier soupir. Elle y restait couchée pendant des heures, comme si elle ne pouvait croire qu'il fût parti à jamais pour le royaume d'un sommeil plus doux et de rêves plus harmonieux. Le matin, quand sa maîtresse s'affairait dans la cuisine pour préparer le petit déjeuner, Mimi restait près de la porte, d'un air impatient et vaguement étonné du retard de celui qui aurait dû les rejoindre depuis déjà un bon moment.

Les premiers temps, ces comportements insolites de Mimi n'avaient paru que trop compréhensibles à sa maîtresse, car elle-même vivait sans cesse des instants cruels où elle semblait oublier l'absence de son bien-aimé et se prenait à attendre machinalement sa venue. Un craquement dans l'escalier la faisait sursauter, et elle se rendait compte d'un coup qu'elle guettait malgré elle son pas, alors qu'elle savait bien qu'il ne descendrait plus jamais ces marches, ne franchirait plus jamais le seuil de cette pièce où elle se figeait dans son fauteuil, tremblante, les larmes aux yeux, tandis que Mimi dressait elle aussi la tête et lançait un regard étrangement interrogateur sur la porte qui ne s'ouvrait pas.

Au fil des semaines, elle avait cessé d'avoir ainsi constamment l'impression que son mari allait entrer à l'improviste. Son chagrin n'était pas moins intense, mais elle s'était résignée à l'absence. Aussi puisait-elle un réconfort paradoxal dans l'attitude de Mimi, qui continuait quant à elle de monter la garde des heures

durant devant la porte ou de se coucher sur le lit du défunt, en dormant ou en faisant semblant de dormir, car elle ouvrait les yeux au moindre bruit et, même lorsqu'elle les fermait, on voyait frémir ses longues oreilles. Sa maîtresse se sentait moins seule, face à ce chagrin qui ne se relâchait pas et s'obstinait à guetter le moindre indice contredisant l'absence accablante à quoi la mort les avait toutes deux condamnées.

Elle répétait à qui voulait l'entendre que Mimi savait fort bien que son maître était mort, et que son absence lui était si insupportable qu'elle se réfugiait dans les habitudes de leur passé heureux, où elle l'attendait fidèlement devant la porte ou se couchait sur le lit sur lequel il reposait autrefois, exténué mais content de la sentir près de lui. Au fond, elle menait son deuil comme sa maîtresse, qui finissait par penser que seule sa petite chienne la comprenait puisqu'elle seule était en proie à un chagrin inguérissable après cette mort qui avait fait bien peu de bruit dans le monde. Par son attitude, Mimi semblait lui dire qu'elle aussi vivait dans le souvenir du disparu et perpétuait chaque jour le regret d'un bonheur l'emplissant de tristesse et de nostalgie.

La maîtresse de Mimi n'avait pas eu d'enfants humains, mais elle n'était pas sans famille. Avec son mari, elle avait été particulièrement proche d'un neveu aussi gentil que fidèle, qui était devenu à leur grande fierté un scientifique renommé. Un jour qu'elle parlait avec lui du deuil de la petite chienne, il avait pris un air dubitatif et déclaré que les animaux n'étaient sans doute pas vraiment conscients de la mort. D'après lui,

Mimi s'était probablement rendu compte de l'absence anormale de son maître, mais elle ne savait au juste ce qui s'était passé. Elle se contentait de rester fidèle à ses habitudes, et l'essentiel était après tout qu'elle consolât sa maîtresse par sa présence et sa tendresse inlassables.

Ce discours était bienveillant, mais il offusqua un peu la tante du scientifique. Elle se dit persuadée que la petite chienne avait tout à fait conscience de la mort de son maître, qu'elle vivait à sa façon le chagrin de le savoir parti à jamais. Le neveu s'anima alors en déclarant qu'il s'intéressait justement à un programme de recherches visant à sonder les pensées des animaux et à les retranscrire en langage humain. Par un procédé trop compliqué pour qu'il l'explique à sa tante, mais parfaitement inoffensif et indolore, il serait possible de savoir ce que pensait réellement la petite chienne de la disparition de son maître.

Il était si content d'avoir trouvé ce moyen de mettre en pratique ses découvertes que sa tante n'osa s'opposer à son projet, d'autant qu'il n'était pas question d'emmener Mimi dans un laboratoire. La petite chienne dut simplement accepter de porter pendant quelques jours une sorte de collier, qui était apparemment un appareil délicat en connexion directe avec son cerveau. Vu son caractère, elle endura ce collier avec une patience surprenante. Elle continua ses activités comme si de rien n'était, ainsi que l'avait espéré le neveu.

Deux semaines plus tard, il annonça d'un air triomphal à sa tante que l'expérience avait réussi. En décodant les informations du fameux collier, il avait pu suivre les pensées de Mimi tandis qu'elle se consacrait

à sa routine quotidienne. Comme il l'avait prévu, elle cherchait bel et bien son maître, mais ne comprenait nullement qu'il était mort. Elle sentait la tristesse de sa maîtresse et avait à cœur de la soulager. Ses pensées étaient d'ailleurs d'une tendresse pour elle qui bouleversa cette femme si sensible et la conforta plus que jamais dans son amour pour sa petite chienne. Le neveu lui-même dut admettre qu'il avait été ému en découvrant combien Mimi le chérissait, car elle se montrait parfois maussade avec lui et ne lui permettait que rarement des caresses.

Cependant toutes ces tendresses, si elles attestaient le bon cœur de M^{lle} Mimi, n'empêchaient pas qu'elle n'eût manifestement aucune conscience de la mort de son maître. Ils s'aperçurent qu'elle le cherchait avec plus de constance encore qu'ils ne l'avaient cru. Elle guettait sa venue non seulement dans la maison, mais dans le jardin et même dans la rue. Le plus étrange était qu'elle ne semblait pas découragée ni même déçue de ne pas le trouver. La tante et le neveu sentirent leur cœur se serrer, en constatant que Mimi n'avait pas compris que l'absence de son bien-aimé était sans remède.

Le neveu tira de cet épisode un article retentissant, où il démontrait qu'il serait vain de prêter la moindre préoccupation métaphysique à des créatures incapables de connaître la réalité de la mort. Sa tante, de son côté, fut un peu déçue à l'idée que Mimi ne partageait pas son deuil autant qu'elle l'avait cru, mais cela ne remettait pas en cause la tendresse qui les unissait et elle continua de la chérir comme par le passé. Bien entendu, Mimi accueillit avec une superbe indifférence

les doctes discours qui se firent sur son compte. Son attitude envers le neveu de sa maîtresse ne changea pas. Elle lui témoignait quelque mauvaise humeur, les jours où elle était mal lunée, mais on ne pouvait l'attribuer à la rancune puisqu'elle s'était toujours comportée ainsi avec lui.

En somme, l'expérience avait beau être concluante et éclairante, comme ne manquèrent pas de s'en féliciter nombre de bons esprits, elle ne changea rien à la vie de Mimi et de sa maîtresse. Cette dernière recommença bientôt à s'émerveiller de la compréhension sans faille de la petite chienne, même si elle réservait ses réflexions à des auditeurs moins incrédules que son neveu. Elles passèrent leurs journées ensemble, et ces journées devinrent des mois et des années. Mimi finit par avoir peine à marcher sur l'avenue, encore que ses admirateurs assurassent qu'elle avait toujours fière allure dans son manteau rouge.

Sa mort fut un grand choc pour sa maîtresse, bien qu'elle s'y attendît et dût avouer qu'il était certes préférable que Mimi partît avant elle. Quand le dernier instant sur la terre approcha pour la petite chienne, après une brève maladie, elle ouvrit les yeux et vit le visage de sa mère bien-aimée penché sur elle, avec une telle tendresse qu'elle y effaçait toute trace de joie ou de tristesse. Refermant les yeux, Mimi s'étonna de n'être pas seule dans le noir mais de voir la mère de Dieu qui lui souriait, et le Sauveur qui la regardait en murmurant quelques mots qu'elle ne comprit pas mais dont la douceur l'emplit d'un immense apaisement.

Alors qu'elle rendait son dernier soupir, elle s'aper-

cut qu'elle entra dans un espace encore plus vaste que celui qu'elle connaissait – et Dieu sait que sa maison, son jardin et l'avenue de sa petite cité lui avaient toujours paru un monde aux ressources illimitées de bonheur et de découverte. Dans son ivresse de sentir ainsi l'horizon s'ouvrir, elle s'élança et se détacha de la terre presque sans s'en rendre compte. Elle qui avait toujours cherché son maître, elle ne pouvait qu'être ravie de pouvoir poursuivre sa quête plus loin qu'elle n'avait jamais pu l'espérer.

Au début, elle courut entre deux sombres parois, comme dans un couloir à la fois étroit et démesuré. Elle aperçut au passage sur ces parois des apparitions étincelantes, horribles, qui auraient dû l'emplir de terreur, mais elle était tellement absorbée par sa quête qu'elle ne leur prêta pas la moindre attention. Au bout d'un moment, le couloir s'élargit, les apparitions se dissipèrent. A mesure que ces illusions affreuses disparaissaient, Mimi eut l'impression que le sol s'amollissait sous ses pattes, que les contours du monde se troublaient. Dans cette réalité indistincte, où même la lumière semblait n'éclairer aucune forme reconnaissable, la petite chienne continua de courir droit devant elle, poussée par sa nostalgie et son espoir invincibles.

Insensiblement, il lui sembla que le chaos autour d'elle s'ordonnait, que la clarté diffuse dessinait dans les ténèbres des arabesques dorées, où resplendirent peu à peu toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ces lignes mouvantes et brillantes lui parurent bientôt si solides qu'elle s'y arrêta, comme dans un abri étrangement familier. Avec stupeur, elle comprit que c'était sa mai-

son qui s'élevait autour d'elle. Une porte d'une hauteur vertigineuse s'entrouvrit, et elle aperçut son beau jardin s'étendant à perte de vue. Son nez sensible perçut dans l'air un parfum délicieux, reconnaissable entre mille. Elle n'avait pas besoin de mots humains pour savoir ce que c'était : son bonheur. Son bonheur était là.

Elle n'eut plus que quelques pas à faire pour trouver celui qu'elle cherchait. Il était dans son fauteuil et elle se coucha à ses pieds, soudain très fatiguée. Mais quand il se pencha, la prit dans ses bras, la posa sur ses genoux en la caressant, elle n'éprouva plus aucune fatigue. Et lui-même, était-il vieux, malade ? demanderont peut-être certains lecteurs. Mimi n'aurait pu leur répondre, car elle ne l'avait jamais vu ainsi. Pour elle, il avait toujours été simplement son bien-aimé, et tel il était maintenant avec elle pour l'éternité.

On peut penser qu'un soulagement infini envahit Mimi, lorsqu'elle retrouva son bien-aimé depuis si longtemps disparu. Mais il ne serait sans doute pas exact de dire qu'il avait disparu pour elle. Elle ne l'avait jamais perdu, puisqu'elle l'avait toujours cherché, certaine qu'elle le trouverait un jour, au salon, au jardin, dans sa chambre ou sur l'avenue, dans n'importe lequel de ces lieux qui dessinaient l'espace unique de leur félicité.

Et dira-t-on qu'elle n'avait pas su ce qu'était la mort ? S'il l'avait vue en cet instant, le neveu de sa maîtresse aurait certes été contraint de récrire son article et de convenir que la petite chienne en savait plus long que lui. Il la pleura sincèrement, après sa mort, mais il n'imagina pas un instant qu'elle avait vu récompensée enfin l'obstination dont son caractère

difficile n'était peut-être qu'un reflet trompeur, auquel s'arrêtaient ceux qui n'ouvrent pas les yeux et prennent leurs illusions pour la réalité.

Sa tante était sans doute moins naïve que lui. En tout cas, elle déclarait volontiers, quand elle était sûre qu'il ne pouvait l'entendre, qu'elle était convaincue que sa petite chienne avait enfin retrouvé celui qu'elle aimait plus que tout. Et il lui arriva de rêver qu'elle voyait Mimi courir au loin devant elle, dans un jardin qui lui semblait familier bien que trop lointain pour qu'elle le distinguât clairement. Elle l'appelait, mais Mimi n'avait pas l'air de s'en apercevoir, aussi sa maîtresse s'avançait-elle vers ce jardin dont les fleurs, même de si loin, lui semblaient embaumer merveilleusement.

Telle est l'histoire des dernières années de la petite chienne. C'est un écrivain qui l'a racontée dans ces pages, aussi fidèlement qu'il a pu, en puisant dans ses souvenirs d'un temps qui fut pour lui aussi imprégné d'un bonheur sans pareil. Il rencontrait parfois M^{lle} Mimi, lorsqu'il se promenait dans ce quartier si paisible où il venait voir sa propre mère. S'il était seul, elle aboyait souvent d'un air mécontent, surtout quand il passait devant la maison dont elle était la gardienne incorruptible. Mais lorsqu'il était avec sa mère, Mimi n'aboyait jamais après cette dernière mais l'accueillait avec des transports de joie, comme si elle reconnaissait infailliblement les cœurs les plus purs et les âmes les plus bienveillantes.

Les éditions de la Coopérative ont publié :

SARAH BERNHARDT
L'Art du théâtre

*

GÉRARD BOCHOLIER
Tisons (poèmes)

*

CARLO COLLODI
Histoires allègres

*

CHAMPFLEURY
Les Chats

*

BÉATRICE DOUVRE
Journal de Belfort

*

MARIE VON EBNER-ESCHENBACH
Tout un livre – toute une vie (aphorismes)

*

HENRI FRANCK
La Danse devant l'Arche

*

MIREILLE GANSEL
Une petite fenêtre d'or
Comme une lettre (poèmes)
Maison d'âme

*

GERMONT
Sonnets
Ballades
Stances
Maximes
La Part de fragilité (roman)
Plages non loin de Nantes (roman)
L'Epistolier d'autrefois (roman)

*

ALBRECHT HAUSHOFER
Sonnets de la prison de Moabit

*

D.-E. INGHELBRECHT
Mouvement contraire (Souvenirs d'un musicien)

*

HERMANN HESSE
La Foi telle que je l'entends

*

HUGO VON HOFMANNSTHAL
Le Livre des Amis
Paysages de l'âme (Ecrits en prose)

*

JEAN INGELOW
La Fée Mopsa (conte)

*

Mam'zelle Gnafron
et autres pièces du Guignol lyonnais

*

JEAN-YVES MASSON
La Fée aux larmes (conte)

*

ANNA DE NOAILLES
Exactitudes

*

JACQUES ROBINET
Un si grand silence (récit)
La Monnaie des jours

*

LEONARDO SINISGALLI
Au pas inégal des jours

*

PAUL VALÉRY
Lettres à Nèère (1928-1935)
Sur Nietzsche

*

WILLIAM BUTLER YEATS
Lettres sur la poésie

Ce conte de GERMONT
a été édité par La Coopérative
pour Noël 2019.